

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 7 MAI 1887



LETRE DE LADEBAUCHE.

Québec, 2 mai 1887.

Mon cher VIOLON,

Je sors d'arriver des vieux pays et je m'arrête quelques jours à Québec. Il s'y passe de ce temps-ci des choses si drôles que je ne peux grouiller de cette place sans te rendre compte de ce que j'y ai vu.

D'abord, moi, je m'amuse qu'avec les gens qui font sauter leurs coppes et qui traitent pas leurs amis en gadousiers. On m'avait appris que Mercier avait une espèce de petite majorité comme manière et qu'il allait surveiller ça un peu propre.

Qu'est-ce que je fais ? Je vas trouver un ami et je finis par obtenir une invitation pour la fête.

Alors j'ai dépaqueté mon butin et je me suis habillé avec mon coat des dimanches, ma veste de soie fleurie, ma culotte de bou-ragan jaune à bavalloise, et mes belles bottes waterloo que j'ai frottées avec de la black bolle pour les rendre luisantes comme des sous neufs. Je t'assure que j'avais alors l'air faraud comme un gros bourgeois de Bytown.

Dans la soirée je me suis rendu chez Mercier. Ses amis étaient déjàendus : Gagnon, Shehyn, McShane, Duhamel, Garneau et une bande d'autres. On me dit que c'était les Rouges et les Castors qui fêtaient ensemble.

Pour commencer, on a joué aux cartes, à toutes espèces de parties, à la brisque, au major, au jack siffleux, à la bâtisse, à la vieille, au cocu et à la bataille. Shehyn était très fort lorsque son adversaire lui montrait ses brisques. Il a un mauvais défaut, c'est de laisser voir dans son jeu à tout coup. Il avait à côté de lui un individu de Québec et un autre de Montréal, qui lui arrangeaient ses cartes. Ils lui disaient quoi jouer à chaque coup. J'ai trouvé ça bien drôle pour un vieux comme lui de demander des conseils aux autres.

Gagnon est assez fort à la bataille. J'ai remarqué que Mercier s'était fait manger son jack plusieurs fois au "all four."

McShane parlait trop sur la partie et ça fait beaucoup de tort à son jeu. Il est loin d'avoir la twist pour jouer aux cartes. Mercier a été obligé plusieurs fois de le rappeler à l'ordre.

Lorsque les gens furent tannés des cartes, c'est-à-dire vers onze heures et demie de la soirée, Mercier invita ses amis à passer en arrière où il y aurait un petit coup à prendre.

On se fit pas tirer l'oreille, comme vous croyez bien ; chacun se leva de table et suivit le bourgeois.

On entra dans la salle où il y avait une table grée de toutes espèces de boissons. Je t'assure que Mercier chez lui n'est pas à

piéd, il est stocké de liqueurs comme un gros bourgeois.

Après avoir bu à la santé de Mercier, on passa des ciganes, quelque chose de chouette, des Crèmes et des Reliance.

Pendant que chacun tirait sa touche, on j'sait ensemble sur les affaires du gouvernement et des places qu'on allait donner aux amis. Mercier demanda à Shehyn s'il avait trouvé un moyen d'avoir un emprunt de \$5,000,000. Ça pressait, il y avait beaucoup d'amis qui tiraient la langue.

Shehyn lui répondit que pour le présent, il n'y avait pas moyen de moyenner. Essayer un emprunt en Angleterre ou en France, pas d'affaires. Les conservateurs avaient été assez mal-à-main pour conter des histoires aux gens de l'autre côté. Ils avaient été jusqu'à dire que lui, Shehyn, n'avait jamais été shépé de sa vie pour faire un trésorier, qu'il se connaissait dans les finances du pays comme un aveugle en couleurs, qu'il ne comprenait pas un traître de mot dans les livres de son département. A preuve, il avait fait venir un jack de Montréal pour travailler avec un de ses amis de Québec, afin de tirer les comptes publics au clair et préparer son fameux speech sur le budget.

Ces écœurants de conservateurs disent partout que tous nos plans d'emprunt vont feler et que nous sommes tous un tas de peignes.....

Mercier se pinça les lèvres et essaya de rire, mais ce rire ne lui passa pas le nœud de la gorge.

Il finit par dire : Tu as raison, Shehyn, on nous magnera trop. Mais laisse faire notre tour arrivera. D'abord il faut pas avoir l'air de prendre le beurre à poignée. Laissons porter, laissons passer la session avant de parler d'emprunt. Les conservateurs vont brailler comme des veaux si on parle de nouvelles taxes sur le peuple.

Ils parleront de banqueroute et d'un tas d'autres choses qui pueront au nez des électeurs et la conséquence sera qu'on débarquera de dessus le poulain un peu croche.

Notre situation, mes amis, est comme qui dirait un peu mucre, elle est un peu aie ! tiens ben ! Nous avons parmi nos amis des gens comme St. Hilaire, Bourbonnais et autres qui n'attendent qu'une occasion pour nous faire un pied de nez et nous envoyer paître au diable au vert. Ainsi, je vous le répète, mes amis, notre administration est jeune, allons y en douceur.

La conversation en était rendue là lorsque six messagers de la Chambre apportèrent une dépêche de Montréal au premier ministre. Cette dépêche annonçait la mort de M. C. Schiller, greffier de la paix.

C'est alors qu'il fallait voir la face de chacun des ministres. McShane jeta un bout de ciganne qu'il machouillait depuis une demi-heure et se leva de sa chaise avec des gestes effrayants.

—Avec moi, y a un boute à jouer au bouchon. Jamais je permettrai qu'on maganne ma nationalité. Les Irlandais ont autant droit aux places du gouvernement que les Canadiens-français. Aujourd'hui il y a une vacance dans le greffe de la Couronne à Montréal et j'entends y nommer un de mes compatriotes. J'ai mon homme tout prêt, c'est M. Denis Barry. Si tu ne le sais pas, je te l'apprends.

Mercier.—Comment ! tu me l'apprends, espèce de bas de soie ! tu es dans les pataques. Tu oublies qu'il est de règle dans le gouvernement de remplacer un Canadien par un Canadien, un Anglais par un Anglais et un Irlandais par un Irlandais. On va suivre cette règle-là.

McShane.—Je ne m'y soumettrai jamais. La règle est injuste. Si mon homme n'est pas nommé, je résigne, entends-tu ?

Mercier.—C'est correct, envoie fort. Où est elle ta résignation que je te la prenne ?

McShane.—Je ne l'ai pas dans ma poche ; ça sera pour plus tard.

Mercier.—Gageons que tu ne résigneras pas.

McShane.—Je ne gage pas.

Bourbonnais qui n'avait pas dit un mot depuis le commencement de la soirée s'approcha de Mercier et le regarda entre les deux yeux.

—J'espère, dit-il, que je soutiens pas ton ministère pour des prunes. Tu m'as promis que tu me donnerais la première bonne place vacante. Je réclame celle de M. Schiller.

Mercier.—Arrête un peu, mon petit bonhomme, tu n'as pas encore gagné tes épaulettes. Penses-tu que je vais te nommer à cette place pour perdre le comté de Soulanges ?

Attends un petit brin et je te récompenserai. Les vieux vont passer avant toi.

J'ai 31 applications pour la place de greffier de la paix parmi les gens du dehors. L'individu que je nommerai ne me fera pas perdre un comté.

Bourbonnais.—Penses-tu que je n'ai pas assez d'influence pour donner le comté de Soulanges à un bon libéral.

Mercier.—Qu'est-ce que tu gages là-dessus ? Je suis paré pour n'importe quelle somme. Tiens, v'là un beau cinquante piastres.

Bourbonnais.—Moi, je ne gage pas, mais tu sais que j'ai droit à quelque chose. On n'est pas pour rester au pouvoir pendant cinq ans, tu sais ça comme moi.

Duhamel.—Moi, je passe avant le commun des martyrs. Je ferais un excellent greffier de la paix, et je me réserve la place.

Mercier.—Toi, Duhamel, ne viens pas me bâdrer. Je t'ai déjà promis la place de protonotaire. Du reste, je ne ferai la nomination qu'après la session. Tâchez de rester tranquille tous ensemble jusqu'à ce temps-là.

McShane.—C'est bien, nous allons patienter. Je tiens toujours à nommer Barry, rappelle-toi de ça. Je sais que tu as envie de caser M. Wilfrid Prévost, on règlera ça dans le temps. Mes amis trouvent que tu es trop coulant avec l'opposition. Tu présentes des bills en chambre et tu les laisses changer au goût de nos ennemis. Ça me fait l'effet d'un homme qui se laisserait manger la laine sur le dos. Ton gouvernement serait beaucoup plus respecté si tu ne laissais pas écharogner tes bills.

Mercier.—Je serai plus strict à l'avenir. On ne touchera plus à mes bills.

McShane.—Gageons.

Mercier.—Tu sais bien que je n'aime pas à gager. Tu as des manières de commerçant d'animax. Entre messieurs comme nous autres on ne doit jamais parler de gager.

Je perdis la fin de cette intéressante conversation et je dus sortir de la salle vù l'heure avancée, afin de pouvoir maller ma lettre à temps.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.

LES INONDATIONS

Il y a eu la semaine dernière à l'Hôtel de Ville une assemblée considérable de citoyens intéressés aux inondations pour discuter les moyens les plus effectifs à adopter pour en faire une institution permanente à l'instar du carnaval d'hiver.

M. Andrew Robertson occupait le fauteuil.

M. Kennedy, ingénieur de la Commission du havre prit la parole le premier.

—Messieurs, dit-il, en ma qualité d'ingénieur de la Commission du havre je dois vous dire que j'ai étudié soigneusement la question des inondations du St. Laurent. J'avais déjà acquis plusieurs années d'expérience dans les vieux pays où j'ai étudié d'une manière tout-à-fait spéciale les mouvements de la Clyde en Ecosse, de la Boyne en Irlande et de la Tamise en Angleterre.

Les longues observations que j'ai faites sur la crue annuelle des eaux du St. Laurent m'ont donné la conviction que l'eau qui a submergé Montréal passait par les rapides de Lachine contrairement aux prétentions de certaines personnes qui disent qu'elle est le reflux des grandes marées d'avril. Montréal avec ses inondations printanières offrira beaucoup d'attraits aux touristes américains.

Ces derniers pourront venir tousa r milliers contempler les beautés de la Venise du nouveau monde.

On m'apprend qu'il s'est organisé récemment une compagnie puissante pour l'exploitation de gondoles pendant la prochaine inondation et je ne doute pas que cette entreprise ne paie sous peu de forts dividendes.

Cette compagnie ne veut commencer ses opérations que lorsqu'elle aura reçu l'assurance des commissaires du havre, que les inondations ne manqueraient pas à l'avenir. Aujourd'hui je suis autorisé par la commission à déclarer qu'elle a fait l'impossible pour rendre nos inondations permanentes, en entassant dans les îles Boucherville des millions de verges cubes de terre enlevée au lit de la rivière en face de la ville. Si vous consultez nos rapports et si vous étudiez les chiffres des opérations de nos cure-môles, vous verrez que depuis dix ans nous avons jeté autour des fles de Boucherville une quantité de terre suffisante pour constituer une montagne dont la superficie égalerait celle qui est entre les rues Craig, St. Laurent, Ste Catherine et St. Denis, avec une hauteur de quarante pieds. Pensez-vous qu'avec un pareil barrage le St. Laurent peut nous refuser la faveur d'une inondation annuelle permanente ?

Nous nous proposons encore cette année de renforcer ce barrage du fleuve en y jetant encore quelques millions de verges de terre. (Applaudissements).

Le colonel Stevenson dit : Sans déprécier le mérite de l'ingénieur en chef de la commission du havre, je dois vous dire, messieurs, que j'ai contribué pour ma part aux inondations.

J'ai deux pompes à vapeur sur la rue des Commissaires près de la Douane avec lesquelles je me propose de pomper de nouveau l'eau des égouts de Montréal dans la rivière St. Laurent.

J'espère que le Conseil de Ville me votera quelques mille dollars pour reprendre mes opérations le printemps prochain.

L'échevin White.—Messieurs, le meilleur moyen à mon avis pour obtenir des inondations permanentes serait de construire la fameuse chaussée de l'échevin Laurent s'étendant de la gare du Pacifique jusqu'à la Rivière St. Pierre. Le projet d'utiliser cette chaussée pour un chemin de fer de ceinture doit être mis à l'étude au plus tôt.

Ça sera une occasion magnifique pour les Boodlers de réaliser chacun une petite fortune.

M. Alfred Perry.—Comme le vétéran des pompiers de Montréal, je me suis toujours plaint de l'insuffisance de l'approvisionnement d'eau pour la ville. Mon rêve serait donc des inondations permanentes et je donne mon adhésion la plus sincère aux idées émises par les préopinants.

Après une longue discussion la résolution suivante a été adoptée par l'assemblée :

Attendu qu'il est urgent dans l'intérêt de la ville de Montréal d'établir un système régulier d'inondations il est par le présent résolu qu'une requête soit présentée au gouvernement fédéral le priant de créer sous le plus court délai une commission d'ingénieurs importés d'Angleterre et d'Ecosse avec instructions de faire rapport sur le moyen le plus effectif à adopter pour assurer à la ville de Montréal des inondations annuelles.

L'assemblée fut ensuite ajournée sine die.

LA MAISON DES FÈVES.

Tel est le nom d'une institution utile créée récemment par Fred. Truteau, ci-devant de St-Vincent de Paul. Ce restaurant qui est unique dans son genre, mérite une mention spéciale. Là vous trouverez les mets classiques des Yankees, le Pork and Beans apprêté de main de maître. La Maison des Fèves importe ses fèves directement de Boston. On y trouve des viandes, poissons et gibiers froids, truffes, homards, etc. C'est aux Nos 97, 99, 101½ rue Vitré, près de la rue St-Laurent.

Samedi prochain nous saurons ce qu'est l'Huile d'Argent.